

Ecologie et économie : un même combat

Jean-Louis Caccomo
Maître de conférences en sciences économiques
Directeur du master Economie & Management
Université de Perpignan Via Domitia

A mon sens, écologie et économie, cela devrait être le même combat. Si l'on tend à opposer ces deux notions, c'est au nom d'une conception déformée de la science économique et d'une récupération outrageusement politique de l'écologie.

La définition stricte de la science économique est à ce propos sans équivoque: l'économie, c'est la « gestion des ressources rares ». L'économie, c'est donc une « écologie sociale » ; c'est l'écologie de la société dans le sens où les phénomènes économiques et sociaux obéissent aussi à une sorte d'écosystème complexe et fragile qu'il est dangereux de déséquilibrer.

L'économie, c'est donc l'art de gérer la rareté. La première des raretés, qui détermine toutes les autres et nous oblige à faire des choix, c'est le temps. Chaque être humain est doté d'un capital temps limité, et son intelligence le poussera à en faire le meilleur usage possible, étant entendu que le temps perdu se rattrape difficilement. L'homme est donc poussé par une recherche naturelle de l'efficacité (productivité du travail): comment rendre le travail plus productif (et moins pénible) afin d'économiser notre temps consacré au travail ? Toute l'évolution technologique est orientée en ce sens.

La deuxième rareté: ce sont les contraintes naturelles. J'emploie à dessein le terme de « contrainte » plutôt que de « ressource ». En effet, on s'effraie aujourd'hui à propos de l'épuisement des réserves de pétrole comme l'on craignait au XIX^e siècle de manquer de charbon. A l'époque où Rockefeller entrevoit le potentiel économique du pétrole, cette matière était considérée comme un « déchet naturel ». A l'état brut, le pétrole n'avait aucune valeur. Aujourd'hui encore, ce sont tous les dérivés du pétrole qui ont une valeur économique. Pour l'instant, compte tenu de l'état de la technologie, les carburants sont issus du pétrole mais ce n'est pas une donnée immuable comme le montre le développement des biocarburants.

Autrement dit, c'est la valeur ajoutée (et le terme « ajoutée » est fondamental : ajoutée par le travail humain, l'unique ressource rare) qui confère une valeur aux matières brutes. C'est pourquoi les pays producteurs reçoivent une part infime du prix final (sans évoquer les taxes) : ce n'est pas le fait d'une exploitation diabolique des pays du sud par les pays du nord ; c'est plus prosaïquement le résultat logique du positionnement en amont, donc de la faible implication des pays producteurs dans la production de la valeur ajoutée finale. Tout entrepreneur sait bien que, quand il compte pour une part infime dans la création de valeur ajoutée, il gagnera une part infime de la recette totale.

De déchet naturel, le pétrole est devenu « or noir » à partir du moment où un innovateur quelque part en Europe a déposé un brevet sur le moteur à explosion. Et l'on dépose chaque jour des milliers de brevets de par le monde notamment sous l'effet de la compétition économique.

C'est bien le rôle de l'innovation technologique que de chercher à économiser le facteur qui est le plus cher. L'enjeu actuel est de faire en sorte que l'activité humaine consomme de moins en moins de ressources naturelles et de facteurs environnementaux. Il faut donc encourager les innovations, non pas encadrées par des programmes technologiques étatiques totalement déconnectés des réalités économiques, mais impulsées par les signaux du marché.

Lorsque les processus de marché fonctionnent bien (ou ne sont pas empêchés de fonctionner), la rareté se traduit par un prix élevé en vertu du principe élémentaire « *tout ce qui est rare est cher* ». En économisant le facteur le plus coûteux, l'entreprise économise du même coup la matière la plus rare, celle qu'il s'agit précisément de préserver. C'est pour cela qu'elle innove. Pour que ce mécanisme économique élémentaire fonctionne, il faut donc accepter de mettre un prix aux choses, et notamment à la nature. Car les gaspillages - et les pillages - commencent précisément à partir du moment où l'on neutralise les phénomènes économiques, en faisant croire que certaines ressources sont gratuites comme si elles existaient en quantités illimitées.

On dit que l'éléphant est menacé à cause de la valeur commerciale de l'ivoire. Pourtant la vache n'est pas menacée à cause de la valeur commerciale du lait ou de sa viande pas plus que le poulet n'est en voie de disparition à cause de la valeur commerciale des œufs ou de sa viande. Le problème n'est pas la valeur commerciale en soi ; le problème n'est pas l'activité marchande en soi ; le problème réside dans la définition des droits de propriété [1]. Le rôle de l'Etat est de mettre en place les institutions qui permettent de définir, garantir et protéger les droits de propriété, non de s'échiner à rendre tout gratuit.

On affirme aussi que la biodiversité est menacée à cause de l'activité humaine. Mais ce n'est considérer qu'une partie du phénomène. L'activité agricole a aussi contribué à accroître la biodiversité. Parmi les espèces de fruits et de légumes que nous consommons chaque jour, très peu existait à l'état naturel. L'homme est à l'origine de la création de nouvelles espèces. Il est donc plus exact de dire que l'activité humaine transforme la nature ; et que cette transformation entraîne l'épuisement de certaines ressources, le renouvellement d'autres ressources mais qu'elle permet aussi de créer de nouvelles richesses. C'est absolument inévitable. C'était déjà vrai à l'ère du néolithique où survivaient tant bien que mal quelques milliers d'individus ; c'est a fortiori vrai aujourd'hui alors que vivent plus de 6 milliards d'individus sur la planète. Mais à l'époque de la vapeur, on nous prédisait que la planète ne pouvait pas supporter 1 milliard d'individus ou que l'Europe se serait pas en mesure de nourrir 100 millions d'âmes.

La biodiversité naturelle n'est pas toujours une bonne chose pour l'être humain. Le virus de la peste, de la malaria et tant d'autres cadeaux empoisonnés de la nature font partie de la biodiversité que l'homme s'est acharné à éradiquer. Et il est heureux que ces créatures soient menacées de disparition car leur développement constituait une menace pour l'homme lui-même. Dans le discours écologique primaire, il y a l'idée communément admise que la protection de la nature s'impose comme une évidence et que l'homme est un animal nuisible constituant une menace pour la nature. Pourtant ceux qui affichent une adoration béate de la nature se gardent de vivre en milieu naturel, préférant le confort douillet offert par la civilisation moderne dans les grands centres urbains dont ils pensent pourtant le plus grand mal.

L'homme existe avec la nature mais mène aussi un combat permanent contre la nature. Dans certains cas, au nom de la protection de l'homme, c'est la nature elle-même qui constitue une menace. Dans ce combat ancestral contre les risques naturels, la science constitue le meilleur allié pour l'homme.

Enfin, il existe autour du débat concernant le changement climatique un certain nombre d'affirmations qui relèvent plus de l'énoncé doctrinaire orienté que de la discussion scientifique sérieuse. A ce rythme, j'ai peur qu'un jour en France à imposer une loi punissant les gens qui osent remettre en cause la thèse officielle du réchauffement de la planète alors que cette thèse est loin de faire l'unanimité de la communauté scientifique

mondiale [2]. A l'heure où, notamment en France, on réécrit l'histoire à coup de films cinématographiques bien-pensants suivis de lois (sur le colonialisme, sur le génocide arménien, sur l'esclavage), il n'est pas loin le temps où l'on établira la « vérité scientifique » sur le même mode juridique [3]. Et les acteurs à la mode ou les comiques en vue se substitueront aux chercheurs tombés dans l'oubli.

<http://caccomo.blogspot.com/>

[1] Mankiw G.N. *Principes de l'économie*, Economica, Paris, 2000.

[2] Allègre C. « Le droit au doute scientifique », *Le Monde* du 26 octobre 2006.

[3] Voir à ce propos le film de Al Gore sur le changement climatique qui a reçu un accueil très chaleureux en France. Précisons que la notion de « vérité scientifique » n'a pas de sens dans les sciences. La recherche de la vérité ou le discours sur la vérité est une question soit philosophique soit religieuse. Il y a longtemps que les scientifiques ont abandonné cette prétention et cet objectif. Les scientifiques testent des hypothèses et rejettent les hypothèses contredites par l'expérience.